

A M B I A N C E D ' A U T R E F O I S

Nous datons d'une époque révolue, vieille bientôt d'un siècle. Nous avons grandi dans la stabilité des choses, alors qu'aujourd'hui tout est en suspension dans un vase en ébullition où se mêlent le meilleur et le pire. Nous avons la certitude de pouvoir construire notre avenir à notre guise, à condition de bien nous y prendre : ainsi, à neuf ans, j'avais décidé d'entrer à Sèvres, sûres qu'il n'y avait qu'à le vouloir..., ce qui ne veut pas dire que j'y pensais beaucoup; car je n'ai jamais résisté au charme imprévu de la fantaisie. Je savais seulement que j'y arriverais, mais tout simplement en suivant le guide, comme on atteint un but de promenade.

Notre environnement aussi était stable. Après l'ouragan de 1870, la vie s'était décantée. Mon père avait pris pied à Paris et avait accepté, par nécessité mais sans rejimber, de renoncer à sa vocation de médecin de campagne dans son pays natal aux confins de l'Alsace et de la Lorraine pour entrer dans le commerce, et le hasard des relations l'a aiguillé vers les tapis d'Orient. Il y devint assez vite un connaisseur expert, et, après son mariage, il s'installa à son compte.

Nous habitions rue des Petits Hôtels, où nous avait accueillis, au quatrième étage de sa maison, la "Grand'tante" Trousselle. Mes parents occupaient le grand appartement du palier, tandis que Grand-père et Tante Anna prenaient le petit; mais après le mariage de Tante Anna avec Paul Jalaguier, en 1894, Grand-père est venu nous rejoindre.

Henri et Louis étaient de noce, et comme ils étaient des élèves méritants de l'école primaire de la même rue, c'est en tablier noir qu'ils entendaient prendre part à la cérémonie, à la Chapelle du Nord, tout à côté: pourquoi auraient-ils eu honte d'une tenue qu'ils portaient si honorablement ? Henri supportait dououreusement la contrariété, et l'histoire raconte qu'il a pleuré d'être affublé d'un costume neuf à grand col marin, alors qu'il aimait tant son tablier noir. Du coup, il s'est juré de se marier en tablier noir, c'est-à-dire dans l'uniforme

de sa fonction - et il a tenu parole. Tout échec était pour lui dramatique. Un jour, on l'avait chargé de porter une lettre : il suffisait de tourner à droite, puis à gauche et de nouveau à droite deux ou trois fois de suite. Un grand moment après, il revient avec la lettre, n'ayant pas réussi à distinguer ses mains l'une de l'autre. Comme on le grondait de sa sottise, il a fondu en larmes, et, de colère, il a donné un grand coup de poing dans le carreau de la fenêtre: dès lors il a su reconnaître sa droite de sa gauche, car il l'avait marquée.

Tous les jours, en fin de journée, Maman et moi, nous descendions chez "Grand'tante", installée dans un large fauteuil qu'elle remplissait à pleins bords: elle était devenue si énorme et si lourde qu'il fallait sonner ses deux femmes de chambre pour l'en extraire et la mener à table. Elle occupait pour son service trois domestiques, sans compter un cocher et un jardinier. A côté d'elle se trouvait une grande lampe à huile à globe, posée sur une table à tiroir montée sur des colonnes torsées. Je ne la quittais jamais après le baiser d'adieu sans qu'elle me fasse prendre des pralinés dans le tiroir, avec l'invariable consigne: "Deux pour toi et deux pour les frères!" et chaque soir je parlais avec mes six chocolats dans le creux de la main. A sa cuisinière était confiée la mission de délecter les hôtes, souvent réunis autour d'une longue table ovale richement décorée. Les mets raffinés nous émerveillaient, comme ces faisans rissolés à la broche qui apparaissaient une première fois portés en triomphe, vêtus de leur plumage de turquoise et d'ors bruns et revenaient ensuite tout découpés. Ou bien ces magnifiques et succulentes pièces montées que les convives mutilaient à qui mieux mieux, si bien qu'un jour, les amputations allant bon train, Louis s'est écrié avec angoisse: "Bonne Maman, ne mange pas tout!"

Grand'tante passait la belle saison dans sa somptueuse maison de campagne de Montmorency, juchée sur une butte d'où descendait mollement une large pelouse toujours fraîchement tondue, agrémentée d'un jet d'eau et d'un petit ruisseau et entourée d'allées en fer à cheval finement sablées et ratissées. En haut, dans un bosquet, une balançoire: c'était notre domaine. Sur le pourtour, adossée au mur qui masquait le potager, une grande volière à faisans. Que tout cela était beau, mais la voluptueuse pelouse immaculée était strictement interdite à tout chacun. Nous nous amusions bien mieux sur les marches de l'église St Vincent de Paul qui s'offraient chaque jour à nos ébats: sauts à la corde, toupie, marelle, courses de descente, cerceaux. Mais là, attention! entraînés et déviés

par la pente, ils cascadaient de marche en marche, atteignant souvent plus vite que nos jambes les pavés de la Place La Fayette où ils risquaient de se prendre dans les pattes des chevaux de fiacre ou sous les grosses roues des omnibus et des charrois d'où ils ne sortaient qu'en miettes. Louis était seul à réussir parfois à les rattraper entre les voitures, en dépit des appels affolés de Maman, et il remontait ensuite tranquillement, son trophée à la main.

La circulation me faisait peur, quand Papa, nous quittant au bord du trottoir, traversait un boulevard au milieu des attelages, en canotier de paille blanche et jaquette noire; la canne en l'air, il se faufilait entre les pattes caracolantes et les naseaux fumants pour rattraper à la course l'omnibus à impériale tiré par trois solides chevaux gris pommelés. Grand-père en faisait d'ailleurs autant jusqu'à 84 ans, et jamais il ne montait un escalier autrement que quatre à quatre. A la maison, il me faisait sauter sur ses genoux en m'appelant "sa fillette". A l'égard des "garçons" il se sentait des responsabilités éducatives et veillait à la discipline. Bien sûr il y avait parfois des conflits dont Papa était le premier informé lorsqu'il rentrait et son premier devoir lui dictait de faire régner la justice distributive, menaçant invariablement Louis - toujours lui - de finir au baignoire. J'en étais tellement saisie que je disparaissais sous la table de la salle à manger autour de laquelle s'engageait la poursuite et j'accrochais les jambes de Papa par ses pantalons, pour que sa main justicière ne frappe que le vide. Il s'arrêtait alors et me lançait un "Vilaine petite!" avec une forte envie de rire.

J'étais peureuse. Le soir, la suspension à pétrole répandait dans l'ombre de la salle à manger une clarté jaunâtre; mais quand il fallait sortir de la chambre, c'était le noir absolu et Louis me disait qu'il y avait des loups. Je n'étais pas très sûre que ce soit une plaisanterie et je ne m'aventurais pas seule dans le corridor - pas même avec une lampe "pigeon" qui n'éclairait que ma figure, mais pas du tout d'éventuels repaires de bêtes malfaisantes.

Nous jouions beaucoup à la dînette ou à la marchande: les chaises de cuir portant un grand lion en relief délimitaient le magasin et Maman m'achetait sans compter avec une prodigalité qui, si elle s'était traduite en espèces sonnantes, auraient conduit la famille à la ruine. Maman cumulait tous les rôles de clientes et le magasin ne désemplassait pas. On me payait rubis sur ongle, mais seulement par quelques petites tapes dans la main: quelle simplification! A se

demander si la future société nouvelle ne devrait pas s'en inspirer. Pourquoi pas ? Cela éviterait bien des dévaluations.

Les dînettes étaient fameuses, surtout quand Louis s'en mêlait: il avait une richesse inépuissable d'imagination pour varier les menus en y ajoutant toujours le grain de sel de la plus audacieuse fantaisie. Je me sentais comblée par l'apport d'une telle puissance créatrice.

Un jour j'ai été grondée injustement. Maman devait avoir la visite de la cousine Marguerite, et, pour que je fasse bonne figure, elle m'avait enfilé un joli tablier tout neuf. La conversation de ces dames était très animée et ne tarissait pas. Que faire pendant ce temps, tout en restant sagement assise sur ma chaise ? Les ciseaux de Maman étaient sur la table : pourquoi ne m'en servais-je pas, moi aussi ? Maman croyait toujours que j'étais trop petite et que je ne saurais pas: nous allons bien voir ! Et me voilà entraîné de m'appliquer à couper de mon mieux une grande boutonnière sur le pli de mon tablier. Quelle chance! j'avais réussi du premier coup et je m'apprêtais à en faire une série, comme une vraie couturière: c'est Maman qui sera étonnée! la cousine Marguerite, qui avait aperçu ma prouesse, fait signe à Maman, et voilà qu'au lieu de se réjouir et de m'encourager, elle m'a grondée et je crois même qu'elle était très fâchée, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Vraiment, les grandes personnes ne comprennent pas toujours très bien.....

- - - - -

H O R B O U R G

Nous passons nos vacances à Horbourg et, quand j'avais trois ans et demi, on m'y a laissée jusqu'à l'automne suivant. Oncle Mathis était vieux, mais il jouait avec moi, souvent par terre sur le tapis. Tante Mathilde était une personne sérieuse et m'apprenait à faire la cuisine, le ménage, la lessive (c'était la fête quand venaient les deux laveuses) - et même le tricot dont il paraît que j'aurais un besoin urgent: hélas, j'avais beau tirer de toutes mes forces sur la laine, l'aiguille qui, chez Tante Mathilde glissait dans les mailles avec un joyeux cliquetis, refusait de bouger, et il fallait toujours presser la pointe sur la table pour la faire avancer ou reculer. Je devais "faire des rangs" avant d'aller jouer. Ils n'avaient que cinq centimètres de large, mais c'était dur et je m'impatientais.

Je n'aimais pas la choucroute: à Paris, Maman n'en faisait jamais. Le jour où Tante Mathilde en a garni mon assiette, subitement, je "n'avais pas faim". "Dommage, il y a une tarte que tu aimes bien". Mais il fallait tenir bon et renoncer à tout, dessert inclus. A quatre heures, j'avais l'estomac creux. Aussitôt Tante Mathilde s'empresse de réchauffer la portion de choucroute que j'avais laissée pour compte. Quels délices! "Ce que cette choucroute est bonne!" Depuis ce jour, j'aime la choucroute.

C'est à Horbourg qu'on a fêté mes quatre ans. Dans un coin, entre mur et canapé, un escabeau portant quatre bougies m'attendait avec les cadeaux, un lit de poupée garni avec un bébé habillé que Maman avait envoyé. J'ai oublié quel jouet m'a donné Tante Mathilde - un jeu de patience peut-être - mais je me souviens des bas de coton noir qu'elle m'avait tricotés avec beaucoup de sollicitude certainement, mais qui ne m'ont pas fait plaisir.

Heureusement, peu après, Horbourg a reçu la visite du lièvre de Pâques qu'on avait même vu entrer au jardin, apparemment avec l'intention d'y pondre, et il ne fallait le déranger sous aucun prétexte. Pour que personne ne s'y trompe, je suis allée ficeler la porte du jardin. Tout à coup, on l'aperçoit qui passe chez le voisin. J'accours précipitamment et, ô merveille, il y avait des oeufs cachés partout, de toutes les couleurs, bien plus jolis que ceux des poules, et même un lièvre en chocolat! "Oh! il s'est pondu lui-même!" vraiment la nature est insondable et magnifique.

J'ignorais tout du mystère de la reproduction. Un jour, je constate que la cousine Jeanne s'était étrangement arrondie. Pour me préparer à l'évènement très proche, on me raconte qu'elle avait commandé un bébé. Les jours passent sans que le bébé ait été livré et cette attente rendait Madame F. énorme. En la voyant passer, je m'écriai: "Mais regardez-la donc: elle est grosse comme une vache!" - "Veux-tu te taire, on ne dit pas de ces choses-là!" Et pourtant on m'avait toujours enseigné qu'il fallait dire la vérité!! Or, c'était vrai, sans aucun doute possible: la preuve, c'est que la bonne m'a fait un clin d'oeil avec un sourire complice. Le bébé n'a plus beaucoup tardé à venir et j'ai été invitée à venir le voir: c'était une petite Alice blonde et rose, dans un berceau en dentelle, coiffé d'un énorme noeud de soie rose. Sa maman était couchée à côté d'elle, un peu malade, paraît-il - pas de chance! - mais tout de même très contente. Chose curieuse, elle était redevenue subitement toute mince et ravissante.

Qui sait, si on m'achetait un bébé, peut-être deviendrais-je, moi aussi, fine et jolie ?

Car j'étais rondelette et mes frères m'avaient dotée de surnoms: Puits-sans-fond - Marie-trempe-tonpain - ou Grosse Dekky, ce qui m'a permis plus tard de garder l'anonymat en signant mes cartes postales G.D. Il n'y a que les guerres qui m'ont rendue svelte, la première où je tombais d'inanition, et la deuxième, où le souci de l'approvisionnement familial avait fait baisser la courbe au-dessous de 50 kg. Mais restera savoir si j'étais devenue jolie! Je ne l'ai jamais entendu dire.

Je n'ai jamais manqué de surnoms. Les deux femmes de chambre et la cuisinière de la Grand'tante Trousselle étaient alsaciennes toutes les trois. Je les voyais chaque jour et elles m'appelaient tendrement "leur petite crotte". Pour moi, ce mot évoquait les petites billes noirâtres que les lapins lâchent à tout propos dans leurs clapiers et que l'on jette ensuite sur le fumier, et le rapport qu'il pouvait y avoir entre ces petites quenelles brunes et moi ne me semblait pas évident. Beaucoup plus tard, j'ai appris que les "Krötele" désignaient les charmants petits crapauds amis des jardiniers et qu'ils englobaient toute la famille des petits chats, petits choux, petits coquins, et autres mignons petits enfants. Rétrospectivement, je suis ravie d'avoir été la petite crotte de ces braves filles.

Vers le printemps, Tante Mathilde m'a fait faire une jolie robe écossaise garnie de petits rubans de velours et d'un col blanc brodé, avec des manches ballon. J'étais enchantée et j'ai sauté au cou de la couturière en l'embrassant à tours de bras. C'était une vieille personne très ridée, craignant Dieu autant que les ablutions, même discrètes. Tante Mathilde, qui n'était pas au diapason de mon effusion, a cru sage de me mettre en garde: "On n'embrasse pas n'importe qui, on n'embrasse que les personnes qu'on aime". - "Mais moi, j'aime tout le monde". Cette robe a été immortalisée par une photographie de classe, prise devant l'école de Horbourg.

Car on m'avait envoyée à l'école, où j'ai appris les premiers vagissements de la langue de Goethe, en répétant avec les autres: I-N, I-N, A-U, A-U, inscrits en grosses lettres sur le tableau noir. J'apprenais aussi à écrire en gothique avec toutes les boucles, les petites cornes et les houpettes qui étaient autant de surprises imprévues et amusantes. Certains jours étaient consacrés aux règlements de compte. Les enfants, prévenus d'avance, apportaient des tiges de

noisetier élastiques, souples mais résistantes: la qualité était vérifiée à la livraison. Puis, c'était l'appel nominal des délinquants, par sexe et par ordre de culpabilité croissante - sans que j'aie jamais connu les chefs d'accusation. Les premiers appelés ne recevaient qu'un coup de baguette dans la main ouverte, puis deux ou trois, ensuite la baguette frappait sec le bout des doigts réunis en pied de lièvre, le bras droit tendu, tandis que, d'avance, la figure en larmes s'enfouissait dans le creux du coude gauche. Ensuite venait la charrette des condamnés: ils devaient se retourner et se plier en deux pour recevoir sur les fesses une volée drue qui faisait aussitôt hurler la face cachée. Comme les bons comptes font les bons amis et que chacun avait fait ce qu'il fallait, on se séparait après coup en bonne intelligence, les gamins s'enfuyant comme des pou-lains échappés.

Mademoiselle Louise était une excellente institutrice, d'un dévouement à toute épreuve, très gaie avec des rires à répétition qui explosaient par saccades, comme l'eau d'un robinet aux joints mal serrés. Elle venait chaque jour chez nous chercher son lait à la sortie de la vache et elle restait un grand moment, heureuse d'avoir une conversation en français avec Tante Mathilde. Pendant les grandes vacances, Henri lui ayant un jour demandé de lui parler allemand, elle passait avec lui les fins de journée au jardin, tandis que le soleil oblique faisait flamboyer la somptueuse collection de roses de l'Oncle Mathis: c'est d'elle qu'Henri tenait son aisance à s'exprimer en allemand. Elle était en tout d'une ponctualité exemplaire, même dans l'application du tarif réglementaire prévu pour les contrevenants: les punitions corporelles étaient intégrées à la discipline, il fallait s'y plier, de part et d'autre. D'ailleurs c'était naturel: cela s'était toujours fait.

Cinquante ans après sa mort, il lui est arrivé une surprise extraordinaire: elle a été promue tante d'un Prix Nobel de la Paix. De son vivant, l'évènement ne l'eut pas étonnée, tant son Freddele avait toujours été un élève modèle. N'empêche que c'est lui qui pour moi a été le témoin d'un spectacle choquant. Sa mère était venue voir Tante Mathilde avec lui et le petit frère de quelques mois. La visite se prolongeant, le bébé s'est impatienté avec une violence n'admettant plus aucun délai: c'était son heure: "Qu'à cela ne tienne, lui dit aimablement Tante Mathilde, installez-vous sur le canapé". Et voilà que devant moi et devant Freddy - un garçon ! - la mère a dégrafé sa robe et en a sorti une boule énorme, pleine à éclater, que le nourrisson a empoignée avec vigueur

et malaxée rageusement de ses lèvres gloutonnes. Jamais je n'avais rien vu de pareil - si ce n'est à l'étable quand le vacher faisait têter les veaux, mais c'était beaucoup plus distingué, et, d'abord, les vaches ne dégrafaient pas leur robe. J'étais très gênée et la présence de Freddy était une indécence. Mais Tante Mathilde, cependant toujours à la pointe de la correction, n'y trouvait rien à redire: elle souriait et admirait ce bébé vorace et grassouillet. Et moi qui devais toujours bien me tenir et ne jamais me permettre de faire des culbuttes, qu'est-ce qu'on aurait dit si j'avais fait cela! Et pourtant je n'en aurais jamais montré autant que la maman du bébé... Devant un garçon! Pi donc! Freddy par contre semblait totalement indifférent: il était déjà blasé.

Je n'avais guère de compagnons de jeux. Freddy ne venait pas souvent et il était tellement sage qu'on ne pouvait pas faire de bêtises avec lui. Paul, Marguerite et Betty, de Colmar, venaient chez nous chaque fois que leurs parents allaient voir la Grand'maman de Horbourg, la mère de l'Oncle Mathis. Avec eux, on pouvait faire de grandes parties au grenier à foin, dans la grange ou au jardin. Il arrivait aussi que Tante Mathilde se mette au piano: je dansais alors au rythme des Romances sans paroles ou d'autres morceaux du répertoire, je sautais, courais, faisais la révérence et tourniquais jusqu'à m'affaler dans un fauteuil, hors d'haleine. Un jour, Tante Mathilde m'annonce la visite d'une petite fille exactement de mon âge, avec sa maman: quelle aubaine! Comme elle était - naturellement - un enfant-modèle, je me suis mise à ranger du haut en bas le grand buffet alsacien du corridor où j'entreposais tous mes jouets, tandis que Tante Mathilde s'affairait à composer des recettes originales et superfinies. Tout était prêt pour une joyeuse réception et les voilà qui descendent du petit train sur route à clochette que nous appelions le "Ki-Kang-King-King". Elles ouvrent la porte de la cour, je me précipite pour embrasser Marianne et l'emmener jouer.... mais la voilà qui se détourne et refuse de me dire bonjour. Ces dames me font signe de patienter un peu. Une fois qu'elles étaient installées à causer sur le canapé du salon, je reviens - plus doucement - à la charge... Marianne se cache alors la tête dans la jupe de sa maman, une jupe noire à courte traîne pointue, bordée d'une balayeuse à longs poils de soie noire. Et comme Tante Mathilde essayait de la convaincre d'aller jouer avec moi, elle éclate en sanglots, et, jusqu'au départ, je n'ai plus revu sa figure. Déception.

Lorsque, en été, mes parents et mes frères sont venus me rejoindre, c'était la fête et les vacances ont passé je ne sais comment. Mais lorsque les nuits ont commencé à rogner sur les journées de septembre, il a fallu songer au retour à Paris.

LE RETOUR

Cette fois, c'était décidé: on m'emmenait. Maman tassait la grande malle grise à couvercle fortement bombé, Tante Mathilde choisissait les plus beaux fruits pour en remplir des caisses et il nous restait encore une foule de petits bagages à mains. Oncle Mathis attelait le cheval et nous conduisait à la gare de Colmar. Les adieux étaient un peu tristes: l'oncle et la tante allaient rester tout seuls, et pour nous, les vacances passaient toujours trop vite, mais nous rentrions "chez nous" et ce n'était pas un malheur. Le voyage durait quatorze heures, d'abord dans des wagons allemands avec des employés parlant allemand, jusqu'à Montre^{ux}/Vieux. Après la visite de la douane, nous montions dans un train comme en dessinent les enfants: petits wagons de bois à quatre roues, dont seules les portières étaient munies de fenêtres étroites; les bancs droits et durs des compartiments étaient si rapprochés que les voyageurs se rejoignaient par les genoux. On s'y serrait à dix, mais, à la rentrée scolaire d'octobre, on entassait les enfants et il nous arrivait d'être à douze ou quatorze. Cette cohue d'enfants de tous âges réservait des surprises aussi désagréables qu'imprévisibles. Entre la frontière et Paris, le train s'arrêtait une dizaine de fois, assez longtemps pour qu'on puisse se promener sur le quai ou satisfaire aux nécessités individuelles. Les arrêts étaient si largement mesurés que chaque année Maman pouvait convoquer au train son cousin de ^{Im} Culmont-Chalindray.

A ce rythme de croisière, l'arrivée à Paris était tardive et il était difficile de trouver un fiacre qui consentît à charger famille et bagages. Il arrivait que le cocher, en gibus de caoutchouc noir, évaluant de l'oeil le poids de l'énorme malle qu'il lui faudrait monter à l'étage, comme c'était de règle, détale en claquant du fouet, préférant manquer la course plutôt que de s'écrouler sous la malle.

La porte de notre appartement s'ouvrait sur une forte odeur de naphthaline et sur le vide de l'absence: tout était emballé dans des toiles, des housses des journaux; aucun objet familier ne nous accueillait et même les fenêtres étaient camouflées par des ~~draps~~ draps de lit, tant la poussière de Paris était redoutée. Pas question de se sentir de nouveau "chez soi" avant l'implacable nettoyage général des murs et des parquets, ~~eux~~ grattés et encaustiqués.

Pendant que Maman et la bonne frottaient de toutes leurs forces, je regardais par la fenêtre et je retrouvais tout ce que j'avais laissé: les voisins d'en face avec lesquels j'échangeais sourires et signes d'amitié: - les marchandes des quatre saisons; le rempailleur de chaises avec sa chanson facétieuse sur les belles dames qui sans lui allaient s'asseoir-ar par terre; les "sardines à frime, sardines de Nantes, sardines nouvelles" qui s'annonçaient d'une voix perçante et nasillée; le marchand de mouron avec sa mélopée mélancolique: "Mouron, mouron, mouron pour les peti-its oiseaux!"; le "chand d'aybits", toujours sec, rapide et bref; le rémouleur, le marchand de "chiffons-ferraille à vendre", très modulé, les crieurs de journaux, toujours au pas de course et haletants, - tout ce monde défilait sous les fenêtres, remplissant les rues des cris de Paris, les mêmes depuis des siècles et dans tous les quartiers. Et puis il y avait les sédentaires, le cirneur de chaussures du coin, le mendiant plus ou moins aveugle, ou bien des itinérants, musiciens, avec ou sans orgue de Barbarie, ou chanteurs qui entraient dans les cours et n'en ressortaient que lorsque la recette tombée des étages leur paraissait suffisante avant de recommencer dans la cour suivante. Certains ont pris ainsi le chemin de la célébrité, mais rien ne garantit ~~que~~ que cette voie mène ^{infailliblement} ~~toujours~~ au succès.

Le matin à 8 heures, les crocheteurs faisaient leur tournée: des files de boîtes à ordures, de seaux, de baquets faisaient la haie au bord des trottoirs, attendant le passage des éboueurs qui les videraient sur des voitures à plateau, dans un halo de poussière et de senteurs âcres, en les tassant vigoureusement du pied. Mais auparavant, les crocheteurs - tout comme jadis ceux du Port-au-Foin, appelés par Malherbe à la rescousse pour ^{enrichir} ~~renouveler~~ la langue - sondaient chaque récipient de leurs longs crochets de fer et y pêchaient ce qui pouvait encore leur rapporter quelques centimes. Ils n'avaient pas bonne mine, avec leurs broussailles de ~~pusix~~ poils hirsutes et leurs loques pendantes. L'après-midi, les aristocrates de la profession s'installaient par les beaux jours sous les ponts comme tondeurs de chiens. Là ils se sentaient chez eux car beaucoup y logeaient.

A côté de ces travailleurs indépendants, il y avait les officiels, fonctionnaires municipaux, futurs retraités: les balayeurs de rue et les allumeurs de réverbères. Décents et ponctuels, ils veillaient au bien-être des citoyens.

Les premiers, après avoir ramené doucement vers la rigole tous les déchets épars sur la chaussée, (du bout de leur grand balai de brindilles), ouvraient tout grand les bouches d'eau; puis, d'un geste majestueux, au rythme lent d'une marche solennelle, ils brossaient à grande eau les pavés et leur rendaient leur blancheur originelle. Ce bruit de ruisseau de montagne, de chute d'eau dans les bouches d'égout, ce retour à une propreté virginale avaient quelque chose de joyeux et de réconfortant qui faisait rêver de fraîcheur et de pureté.

Les allumeurs de réverbères apparaissaient au bout de la rue à l'heure crépusculaire, la longue perche d'allumage sur l'épaule. Ils traversaient la chaussée d'un pas rapide, allant d'un bec de gaz à l'autre en d'interminables zigzags, et, dans chaque lanterne, ils allumaient une flamme d'un jaune rougeâtre, large comme une main d'enfant, aux doigts écartés. Ces lumignons n'éclairaient la rue que faiblement, mais ils jalonnaient la nuit de mille pistes et guidaient les passants attardés. Le lendemain, dès potron-minet, ils refaisaient le même parcours pour éteindre un à un chaque réverbère, et, leur mission terminée, ils passaient la main au jour naissant.

Ce Paris, toujours semblable à lui-même, créait en nous le sens de la durée immuable des choses et nous donnait la conviction d'avancer sur un sol ferme qui ne pourrait jamais céder sous nos pas.

De Tante Madeleine "enfant"

G. S.